

« Au nom de la terre », l'hommage poignant d'Edouard Bergeon au monde paysan

Le journaliste et copropriétaire de bistrots a réalisé son premier long-métrage, en salle le 25 septembre, dont le récit s'appuie sur la vie de sa famille et de celle de son père, un exploitant agricole qui a mis fin à ses jours.

Par **Camille Labro** – [Publié le 20 septembre 2019](#)



Dans « Au nom de la terre », les acteurs Rufus et Guillaume Canet.

« Si j'avais écrit la réalité telle que je l'ai vécue, on n'y croirait pas. » Le réalisateur et journaliste Edouard Bergeon insiste : son premier long-métrage, *Au nom de la terre* (en salle le 25 septembre), est une œuvre de fiction – quoiqu'amplement inspirée de sa vie et de celle de sa famille dans une ferme du Poitou. L'histoire gravite autour de la figure paternelle, interprétée par [Guillaume Canet](#), qui a, littéralement, enfilé les bottes du père d'Edouard, Christian Bergeon.

Des bonheurs simples de la vie rurale, le récit glisse peu à peu dans le drame psychosocial lorsque, croulant sous les dettes, le père sombre dans la dépression, malgré le soutien de ses proches. Réaliste et poignant, *Au nom de la terre* se veut une saga familiale, mais brosse aussi le tableau de quarante ans d'évolution du monde agricole et de ses terribles écueils.

Edouard Bergeon a connu une enfance insouciant, à vélo sur les routes de campagne, au volant du tracteur paternel, barbotant dans des piscines bricolées avec des bottes de paille et des bâches en plastique. « J'étais libre, heureux, tout le temps dehors, avec mon père, raconte-t-il. Si c'était à refaire, je le referais mille fois. » Pourtant, le 29 mars 1999, alors qu'il a 16 ans, son univers bascule : son père met fin à ses jours en ingurgitant des pesticides. Un geste de désespoir plus que la réelle volonté d'en finir : acculé, isolé, Christian Bergeon vient réveiller son fils pour lui dire qu'il « ne veut pas mourir », et lui demande pardon. Mais il est trop tard. Le réalisateur en parle avec difficulté : « Au début, écrire le film était très pénible. La matière me brûlait, je pleurais systématiquement en relisant les pages. » Assis à l'ombre d'une terrasse de la place des Vosges, à Paris, le grand gaillard brun, à la barbe courte, ravale ses émotions.



Le journaliste Edouard Bergeon réalise son premier long-métrage avec « Au nom de la terre », très inspiré de sa vie et de celle de sa famille.

À 36 ans, il assure avoir « *fait sa résilience* » il y a longtemps, mais son regard un peu bravache est voilé de tristesse. De colère aussi. « *Ce n'est qu'une fois le scénario écrit que j'ai compris le sens de l'acte de mon père, la portée politique de son suicide. Il aurait pu se pendre, mais il a choisi d'utiliser la chimie.* » Dans le film, cette dernière imprègne tous les replis de leurs vies, tel un fil rouge toxique : interprété par le jeune Anthony Bajon, Edouard Bergeon adolescent joue sous les douches d'épandage, plonge sans réfléchir les mains nues dans les graines enrobées de pesticides ou dans les cuves phytosanitaires...

« *Cela fait soixante ans que les agriculteurs inondent leurs champs de produits chimiques, tempête le réalisateur. Mais il ne faut pas les accabler, car on leur a demandé de faire comme ça. On leur a dit que c'était des "médicaments pour les plantes", pour la sécurité alimentaire, pour produire mieux et plus, et que l'on ne pourrait pas nourrir le monde sans. Aujourd'hui, la terre se meurt, au moins un agriculteur se suicide chaque jour, les crises sanitaires se multiplient, mais la France reste championne de l'épandage, avec 70 000 tonnes par an.* »

Edouard Bergeon espère que son film, avant tout un hommage à ses parents, agira aussi comme un « *coup de poing* », pour dénoncer le système et [la situation désespérée de nombre de paysans](#). Lui qui n'a jamais souhaité reprendre la ferme vient pourtant de passer son BPREA (brevet professionnel de responsable d'exploitation agricole), pour soulager sa mère, qui souhaite prendre sa retraite.



Il a aussi trouvé une autre manière d'éveiller les consciences : la fourchette. Copropriétaire de deux bistrots dans l'Est parisien, Martin Boire et Manger (ouvert en 2013) et Robert (ouvert en 2018), Edouard Bergeon y voit une continuité naturelle. *« De la terre à l'assiette, les liens sont évidents. J'ai toujours aimé la cuisine, j'ai grandi avec un jardin et des légumes de saison. Quand mon ami Loïc Martin m'a proposé de nous associer pour monter un restaurant, cela tombait sous le sens. »*

Dans les cuisines de ces bistrots dans l'air du temps : des animaux bien élevés, livrés entiers, abats compris (pour ne rien perdre), des fruits et légumes issus de semences paysannes, cultivés dans un potager biologique dédié, à Léré (Cher), sur les berges de la Loire. *« Je ne suis pas un ayatollah ou un utopiste, on ne va pas faire de l'agroforesterie et de la permaculture dans toute la France, mais il faut tendre à un système plus vertueux, pour les hommes et pour la terre. »* [De la télévision \(son premier métier\)](#) au grand écran, du champ au restaurant, Edouard Bergeon est désormais en train de réfléchir, avec des chefs étoilés, à une mobilisation du monde de la gastronomie pour soutenir les producteurs et la transition agricole. Et créer plus de bon sens – paysan, évidemment.